

TREIZIEME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE C

Première lecture : 1 R 19,16-21

Psaume responsorial : 16(15)

Deuxième lecture : Ga 5,1-18

Evangile : Lc 9,51-62.

Tous appelés à la liberté

La première lecture de ce treizième dimanche du temps ordinaire s'ouvre sur une scène de vocation. Mais Dieu ne s'adresse pas directement à l'appelé, il demande au prophète Elie d'appeler Elisée comme son successeur.

L'appel même se déroule au cœur de la vie quotidienne : Elisée est un laboureur, et il est à son travail. Mais tout semble se passer en symboles. Elisée travaille avec douze paires de bœufs et il conduit le douzième attelage. Le chiffre douze nous renvoie aux douze tribus d'Israël, ce qui voudrait dire qu'Elisée est appelé à être pasteur de ce peuple. De plus, l'appel ne lui est pas adressé en paroles, mais dans un geste symbolique : *Elie passa près de lui et jeta vers lui son manteau*. Ce geste, si on le comprend, suffit comme geste d'appel. En effet, le manteau s'identifie à la personne qui le porte. Le jeter sur le dos d'un autre, c'est lui transférer le charisme du propriétaire du manteau. En d'autres termes, le prophète Elie communique à Elisée le charisme de prophète, et cela tient lieu d'appel. A la fin de la vie d'Elie, ce transfert de pouvoir se manifesterait quand le manteau d'Elie tomberait du char de feu qui l'emporterait au ciel et quand Elisée s'en emparerait et s'en servirait pour opérer le même miracle qu'Elie, fendait les eaux du Jourdain pour son passage (cf. 2 R 2,13-14). Toujours est-il qu'Elisée se sent désormais le devoir de *se mettre au service d'Elie*. Cependant il ne le fera pas sans conditions : *laisse-moi embrasser mon père et ma mère*. Le geste semble correspondre à l'observance du quatrième commandement du Décalogue (cf. Ex 20,12). Elie concède.

Toujours à propos de l'appel, Paul, dans la deuxième lecture nous amène à poser des questions fondamentales : si l'appel demande une réponse, ne met-il pas en danger la liberté de l'appelé ? En d'autres termes, peut-on répondre à un appel et sauvegarder sa liberté ? Et c'est l'Apôtre lui-même qui nous oriente vers la réponse lorsqu'il déclare aux Galates : *vous avez été appelés à la liberté*. L'antinomie entre l'appel et la liberté se résout quand le Christ, en appelant,

fait de la liberté elle-même une vocation. Christ appelle en nous libérant lorsqu'il nous débarrasse des œuvres de la chair et nous guide par l'Esprit. Le modèle parfait d'une telle liberté dans l'appel ou d'un tel appel à la liberté, c'est le Christ lui-même, l'appelé de Dieu qui lui donne la réponse la plus libre et la plus totale.

Que le Christ soit un appelé, cela transparaît clairement dans l'évangile de ce jour, non pas sous la forme d'une scène de vocation, comme dans la première lecture, mais sous forme d'une réponse énergique donnée à l'appel. Cette réponse peut s'étendre à tout ce qui précède le passage de l'Évangile d'aujourd'hui, c'est-à-dire, pratiquement tout le ministère de Jésus en Galilée, intense activité composée d'enseignements et de miracles. Là où l'on voit Jésus encore en acte dans sa réponse, c'est justement dans l'initiative qu'il prend ici d'aller à Jérusalem. Pour lui, cela n'a rien de banal, et l'Évangéliste fait bien d'en solenniser la description : *comme le temps approchait où Jésus allait être enlevé de ce monde, il prit avec courage la route de Jérusalem.*

Pour bien comprendre l'importance de cette initiative, il faut se renvoyer à l'issue de ce voyage qui, pour Jésus, se termine tragiquement par la crucifixion à Jérusalem. On comprend alors que pour initier ce voyage, il rassemble tout son courage. Ce que la liturgie traduit galamment par *Jésus prit avec courage la route* est exprimé en Grec en termes de *Jésus durcit son visage*. Une attitude semblable avait déjà été adoptée dans le Troisième Chant du Serviteur quand celui-ci déclare : *Le Seigneur Yahvé va me venir en aide, c'est pourquoi je ne me suis pas laissé abattre, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre...* (Is 50,7). Cette dureté du visage de Jésus exprime tout le sérieux d'une réponse et la force de la détermination à ne pas faillir. C'est cette dureté du visage que Jésus attend du disciple qu'il appelle, c'est elle qu'il veut voir dans celui qui lui dit : *je te suivrai partout où tu iras* et dans celui qui *veut aller enterrer son père* avant de le suivre, ou encore dans celui qui *veut faire ses adieux aux gens de sa maison*. Chez Jésus, on ne retrouve plus la flexibilité d'Elie devant Elisée dans la première lecture de ce jour. Désormais, l'urgence du Royaume prime sur tout et Jésus lui-même acceptera de sacrifier sa vie à Jérusalem pour le triomphe de la volonté du Père et l'avènement du Royaume. Selon une autre dure parole de Jésus, on comprend que le mort, c'est celui qui se soustrait aux exigences du Royaume, et le vivant, c'est celui qui s'y soumet et suit le Christ, car le Royaume est celui des vivants, dût-on mourir pour lui.

La radicalité de Jésus nous met devant une échelle de valeurs où le Royaume prime sur tout. Il faut durcir le visage pour opter pour le Royaume. L'expression durcir le visage me fait

penser à un dicton dans ma langue : “c’est sur un visage pacifique qu’apparaissent des acnés”, laissant entendre que quand le visage est dur, les acnés n’osent pas y pointer. Ce que peuvent représenter les acnés ici, c’est tout ce qui nous distrait par rapport aux œuvres du Royaume : l’attrait du monde, la facilité du plaisir, la recherche de l’éphémère, la vanité de nos ambitions terrestres, nos goûts de la richesse, la séduction du pouvoir.

Par contre, Jésus se montre l’homme le plus libre du monde quand il durcit le visage pour accomplir à Jérusalem les desseins du Père, car il est guidé par l’Esprit et non par la chair. Cette liberté intérieure fait de lui l’homme le plus décontracté, le plus fréquentable et le plus fréquenté du monde.